

Chapitre 1

Babel

1

C'était quoi ce rendez-vous devant l'entrée du Parlement ? Sur l'autre rive du fleuve, il apercevait les imposantes façades vitrées. La passerelle traversée, ne resterait plus qu'une centaine de mètres. Empoignant les sangles de son sac à dos, Tristan hâta le pas. Au loin les vastes surfaces de verre lui renvoyaient les rayons du soleil. En plein dans les yeux bien sûr. Sérieux, quoi. L'Europe lui, il n'avait rien à en foutre. L'Union, ses Institutions avec un grand i, tout le machin. Rien à branler. Et même, pour être précis, il s'en battait les... Son souffle s'emballait. Quand il sentait les mots écumer, déborder hors de propos, Tristan savait qu'il était en colère contre lui-même. N'empêche. Pour le dernier cours de l'année le prof d'archi aurait pu choisir une séance en amphi, au calme, où rêvasser en paix. Mais non : « Soyez dans la cour centrale du Parlement européen à dix heures précises. Les retardataires seront marqués absents ». Vu ses antécédents, il n'avait pas besoin de ça. Parvenu sur l'autre rive, Tristan jeta un coup d'œil à sa montre et se mit à courir sur le sentier qui, docile, se pliait à la courbe de l'Ill. Sur sa gauche

il voyait à présent de l'autre côté, au loin par-delà le fleuve, la cathédrale de Strasbourg pointer son index vers le ciel. Ce n'est que lorsque les reflets de l'eau parvinrent à accrocher son regard qu'il se calma. Il ralentit le pas et suivit des yeux les remous que le courant dessinait sur l'onde. Sa respiration revenait à la normale. Tristan pouvait bien l'avouer maintenant. Ce n'était pas l'Europe, en vrai. C'était Chloé. Ou plutôt lui hier soir, comment il s'était mis minable devant elle. Un vrai bouffon. Il aurait voulu se saborder qu'il ne s'y serait pas pris autrement.

Le sentier s'incurvait à droite le long de la rive. Tristan leva les yeux et soudain c'était là devant lui, il ne l'avait pas vu venir. Il en eut le souffle coupé. C'était géant. D'amples élévations vitrées, droites puis courbes, épousaient doucement le cours du fleuve et se chauffaient au soleil du matin. Putain. La journée allait être longue.

*

Son calepin posé sur l'avant-bras, Tristan faisait mine de prendre des notes. Agglutinés dans la cour centrale, serrés les uns contre les autres au milieu d'une espèce d'arène romaine, une place elliptique entourée de hauts murs percés de fenêtres, les étudiants semblaient attendre l'entrée du lion. Impressionné, Tristan dévisagea la façade incurvée qui du haut de ses seize étages dominait l'Agora. Il s'était faufilé au dernier rang, planqué derrière le blouson massif de Théo à l'ombre de cette perche de Valentine qui elle, il en était sûr, notait chaque mot du discours de Severino Amalfi.

– Vous observerez bien les trois grandes fi-

gures architecturales imbriquées composant le bâtiment : l'arc, le dôme et la tour, qui déploient structurellement les trois fonctions majeures du Parlement européen.

Tous n'attendaient plus que le top départ pour s'élancer.

– Je vous ai organisé une visite de groupe, rien que pour vous. Amusez-vous bien. Quant à moi, je vous donne rendez-vous dans trois heures ici même. Avec vos croquis. Et j'attends vos commentaires avec impatience...

Amusez-vous bien ? Sérieux ? Non mais il se fout de qui là ?

– Hem. *Tous* vos commentaires !

Severino avait-il ajouté cela à son intention ? Tristan n'en était pas sûr, ayant tout fait pour échapper au regard d'aigle du prof d'archi. Mais il ne pouvait s'empêcher de le penser, tout en se fondant dans le groupe qui s'avancait vers l'entrée du Parlement.

Passée la sécurité et dès qu'il fut hors de vue du prof, Tristan put enfin consulter ses messages. Toujours rien de Chloé. Tant pis. Il fallait qu'il se secoue, il fallait y aller, se concentrer sur cette foutue visite. C'était quoi la question déjà ? Comment s'intègrent dans la structure du bâtiment les idées de démocratie en mouvement, de liberté, de paix, d'un pouvoir fort mais délibératif (et puis quoi encore ?). Bref l'idée de l'Europe en devenir : deux-cent-vingt-mille mètres carrés qui traduisent l'ouverture, le dialogue, la transparence, la fluidité. Le débat et, euh... ah oui : un esprit essentiellement dialectique.

Et merde.

Ces mots : état de droit, démocratie, droits de

l'homme, liberté fraternité et tout ça, ces mots n'étaient plus très frais. Ils avaient trop servi. Malmenés. Usés, ternis. Besoin d'un rafraîchissement. Sablage. Ravalement de façade. Mais encore une fois, ce n'était pas tout à fait la question.

– Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à m'intéresser à leur blabla ? Pourquoi est-ce que je ne suis pas vraiment là ?

Chloé, elle, était toujours entièrement à ce qu'elle faisait. Cette fille avait une capacité à se centrer sur son sujet, à s'arc-bouter et à foncer sans plus se poser de questions. Lui non. Il fallait toujours qu'il s'arrête en route, qu'il suspende son geste, qu'il se retourne pour se demander s'il ne s'était pas oublié en route. Comme s'il avait derrière lui un double de lui-même, un mec du genre boulet, qui l'aurait suivi mollement en traînant la patte. Souvent Tristan se retournait pour voir si l'autre là, suivait bien le mouvement. Mais quel autre ?

Parfois, à force, il n'entendait plus ce que Chloé lui disait. C'était devenu une habitude : Chloé lui demandait de répéter ce qu'elle venait de lui dire. Il s'embrouillait, elle fronçait les sourcils. Elle lui faisait les gros yeux, haussait les épaules en ouvrant les paumes. Elle lui souriait tendrement, après quoi ils s'embrassaient et ils... enfin tout rentrait dans l'ordre, quoi. Mais hier soir, ça s'était mal passé. Hier soir elle était tellement partie dans son sujet, que Tristan l'avait laissée en roues libres. Lancée à fond sur sa dernière cause à défendre : un petit peuple d'une obscure région chinoise victime d'un génocide caché, une histoire de boulgour, Tristan n'avait pas compris ce que leur alimentation venait faire là-dedans. Il

Chapitre 2

Les Indiens de la cité-jardin

1

Strasbourg, 20 juillet 1993.

J'ai formé le projet de raconter cette guerre, ma guerre, qui pourtant n'était pas la mienne. Raconter ce que j'en ai vu, moi, de cette guerre, du côté où je me trouvais. « Celui de nous deux qui sortira de l'enfer écrira cette histoire ». J'avais dit oui, j'avais promis. J'avais promis et je n'ai pas tenu parole. Tant d'années ont passé, toute ma vie j'ai cheminé sur la terre aride du silence. Je n'ai pas posé ma plume sur le papier. Aujourd'hui j'aperçois le bout de la route. Je ne me résous pas à partir sans avoir tenu ma promesse. Peut-être n'était-ce pas entièrement de ma faute. Peut-être aura-t-il fallu ces décennies, ce demi-siècle pour que les mots percent la gangue du secret. « N'en parlons plus ». N'en parlons plus c'était le mot d'ordre, l'injonction donnée à toute ma génération. Je vais briser le silence. Je vais parler. Je vais faire le récit de mon expérience des faits pour comprendre, pour me comprendre. Et me juger, peut-être. À mon tour.

Longtemps j'ai retardé ce moment. Combien de

fois me suis-je assis devant ce bureau, regardant par la fenêtre les branches du tilleul se balancer doucement ? Aussi longtemps que j'ai vécu dans cette maison, seul d'abord puis à deux, je passais le début de la soirée ici, j'écoutais les bruits provenant de la cuisine en regardant les pages restées vierges se détacher sur le cuir vert, sous la lampe d'opaline. Puis peu de temps après la mort de ma femme, me parvenait le babil de Claire dans les bras de la nourrice, sa mère n'ayant pas survécu à la naissance de notre enfant. Plus tard encore les jeux de Claire dans le jardin, ses rires et ses bavardages avec ses amies coloraient mes moments de solitude dans ce bureau. Pendant que les nuages de feu tournoyaient sans répit dans ma tête, les pensées s'effritaient avant même de former des mots qu'on pût déposer sur le papier. Jusqu'à ce soir.

Tant d'années ont passé et je crois que maintenant je peux enfin rejoindre Raymond : retrouver l'enfant que j'étais avant, juste avant. L'enfant qui jouait dans la cité-jardin, il y a plus d'un demi-siècle. Je sens encore le parfum des fleurs courant le long des venelles, j'entends les échos des voix d'enfants qui s'interpelaient par-dessus les palissades. C'est cela, c'est le timbre cristallin de ces voix qui, en premier, tintera dans ce récit.

Assis à mon bureau j'ai ouvert le tiroir, choisi un cahier de couleur bleue, lissé de la main la première page, et tracé les premières lignes. La fenêtre est grande ouverte sur le tilleul qui embaume. À mesure que j'écris, je sens à côté de moi une présence. La voix de François résonne encore, sa voix lorsqu'il a prononcé cette phrase : « Celui de nous deux qui sortira de l'enfer écrira

cette histoire ». Cette promesse, ce pacte scellé entre nous au plus fort des combats. Je perçois, juste ici à mon côté dans le bureau, la place que prenait le corps de François dans l'espace, sa silhouette ; la densité de sa présence fait comme une épaisseur dans l'air du soir. Son sourire moqueur, son image – son fantôme – ne m'ont jamais quitté. Et avec lui le cortège de tous ces jeunes Français qui comme nous ont traversé le Rhin pour aller marcher dans les pas du diable. Une cohorte de cent trente mille hommes, jeunes gens, enfants de dix-sept ans.

2

– Yô de Raymond ! Kommsch mit ? Hé le Raymond ! Tu viens ?

– On va dans la forêt jouer aux Indiens !

Mon livre ouvert sur les genoux, je lève les yeux par-dessus la valériane mauve, vers la petite palissade de bois ajouré. Deux têtes hirsutes, culottes courtes et chaussettes en tire-bouchon : « le » Albert et « le » Jean me hèlent depuis la rue. Assis les jambes croisées sur le rebord de la fenêtre du rez-de-chaussée, je m'apprête à répondre mais une voix ferme s'interpose :

– Nix, de Raymond studiert, il étudie, il n'a pas le temps d'aller gambader. Ouste les Stockfeld Indianer, filez, tous les deux!

Ma mère a passé la tête par la fenêtre et c'est sans appel. Elle ne plaisante pas avec les études, et je suis la prune de ses yeux. Un peigne d'écaille jaillit de sa poche et vient ramener mes cheveux en arrière. Rien ne lui fait plus plaisir que de me

voir plongé dans les livres tandis qu'elle s'affaire dans l'appartement avec mes sœurs aînées. Pendant que Jeanne et Emilie astiquent meubles et parquets, je suis dispensé de toute corvée moyennant quoi je me hisserai brillamment jusqu'au statut d'Instituteur. Herr Lehrer représente pour Mère le sommet de l'échelle sociale. Je hausse une épaule désolée et les garçons se sauvent au galop vers la rue de la Lisière. À dire vrai, je ne suis pas si désolé que ça. Courir, grimper aux arbres ne m'a jamais tant attiré. Je préfère le tête-à-tête avec Dumas ou Hugo, un vers de Rilke me touche aux larmes, alors la cavalcade des Indiens dans les bois c'est seulement de temps en temps. Cette différence avec mes camarades se voyait peu jusque-là ; fils d'ouvriers nous sommes tous nés dans le quartier. Mais à treize ans sans doute commencent-ils à sentir que je partage moins volontiers leurs jeux. Ne penser à rien, regarder la rue depuis l'appui de la fenêtre sont parfois ma seule activité. Dans ces cas-là je tiens toujours un livre ouvert sur mes genoux, pour rassurer Mère. Et par égard pour mes sœurs.

– Ja Ja s'Biewele, eh oui, le petit garçon chéri ne touchera jamais un manche à balai ou une épiluchure de pomme de terre, il ne sait pas ce qu'il perd.

Émilie lustre la commode en riant. Jeanne s'approche de la fenêtre et essuie ses mains sur son tablier avant de retourner proprement Victor Hugo. Elle me sourit gentiment, elle n'est pas jalouse.

– Tiens-le au moins à l'endroit.